



# La Lettre des 2 voies

## Franc-maçonnerie et bouddhisme

Pour favoriser des échanges et des liens entre des Francs-maçon (es) qui sont déjà dans une démarche bouddhiste ou qui souhaitent connaître un peu mieux le bouddhisme.

**Dans ce numéro 2** Le bouddhisme, l'hermétisme, les trois mondes et la claire lumière, par Jean-Pierre Schnetzler **5** Thanisaro Bhikkhu **6** De la nécessité du rituel, par Ida Rad. **8** Buddha, Josaphat & Barlaam par Serge Leclercq **10** Comment visiter un temple bouddhiste en Chine par Serge Leclercq **15** De la Nièvre à la Chine ... par S. L. **16** Le Sens du mot religion dans le vocabulaire des institutions indo-européennes par Sergeï **18** La Prajna Paramita **19** Les Versets du Dhammapada **20** Livres.

n° **4** automne 2019



## ÉDITORIAL

**N**ous entrons dans l'automne après avoir subi dans toutes les régions du monde, un dérèglement climatique faisant monter la température à 43/44° dans certaines régions de France et plus de 50° dans une région de l'Inde où déjà manquait l'eau. Les appels aux changements nous les entendons tous les jours mais il semblerait qu'ils ne débouchent pas sur des réponses rapides.

Que pouvons-nous faire en tant de francs-maçons et bouddhistes ? pour le Dalai-Lama, seul sentiment de responsabilité qui découle de notre humanité commune permettra aux humains d'apporter une contribution active à une planète plus heureuse et en paix.

« *Le changement du monde s'effectue d'abord dans les consciences dans le for intérieur de chacun.* » (Philippe Judenne – Sagesse bouddhistes). La philosophe Hanna Arendt disait à peu près la même chose tout de suite après la dernière guerre...

Nous avons dévoré, sans souci, les ressources de notre planète, comme si elles étaient infinies nous avons du mal à réaliser que cette consommation effrénée était à la fois un désastre écologique et social. Maintenant les individus comme les gouvernements sont en quête d'un nouveau pacte environnemental et économique.

A l'instar du Dalai Lama, restons optimistes pour l'avenir car il y a un certain nombre de revirements de nos attitudes envers la terre. Des jeunes de plus en plus jeunes tentent de nous faire prendre conscience et nous faire changer d'attitude.

Suivant les deux voies francs-maçons et bouddhistes, peut-être devrions-nous mettre les « bouchées doubles » ? Nos outils maçonniques nous entraînent vers le discernement, les enseignements bouddhistes également : cette double conscience nous permettrait-elle d'avancer plus rapidement ... ?

✿ Ida Radogowski



# Le bouddhisme, l'hermétisme, les trois mondes et la claire lumière

*Né en 1929 à Nice, J.P Schnetzler s'est converti au bouddhisme à l'âge de 17 ans, et a approfondi la pratique de la méditation durant des décennies tout en menant une longue carrière de psychanalyste jungien et de psychiatre en hôpital.*

*Le texte ci-dessous date de décembre 2002 et a été publié dans la Lettre l'ACACIAS ET LE LOTUS dont JP Schnetzler était le président d'honneur.*



**E**st bien connue, dans le christianisme primitif, la tripartition de l'homme exprimée par saint Paul : corps, âme, esprit (corpus, anima, spiritus en latin, *soma, psukhé, pneuma ou nous* en grec). Les contingences historiques ont ensuite propulsé l'âme, primitivement médiane, au sommet du composé humain, puis, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, ont réduit les trois composants primitifs à une bipartition âme-corps, qui a engendré les conflits inéluctables de tout dualisme. Cette simplification outrageuse a produits ses fruits amers, dont, par réaction, la réduction matérialiste antireligieuse. Le chaos désenchanté du monde moderne en est l'aboutissement. La tripartition primitive exprime une vérité générale reconnue par les doctrines traditionnelles, qui distinguent dans le monde trois plans d'existence : le plan matériel soumis à l'espace et à la quantité, le plan mental ou psychique libre soumis à la limitation formelle (*anima, psuhké*), enfin, le plan spirituel sans limite. Ces trois

étages du composé humain correspondent aux trois mondes de l'hindouisme et du bouddhisme, étant entendu que, dans la vision traditionnelle, hiérarchique et sans coupure, l'esprit universel

contient et dirige le mental individuel, qui à son tour, contient et dirige la matière. Le bouddhisme insiste sur le fait que les relations d'interdépendance existent en tout sens et qu'il n'est pas sage

de séparer les trois mondes, même s'il est possible de les distinguer.

Il est probable que l'intérêt des maçons pour la voie orientale du bouddhisme s'enracine dans une parenté obscurément perçue, et plus particulièrement évidente quand il s'agit de l'école tantrique. Quoiqu'il en soit, il est intéressant de constater que le retour d'Hermès dans la philosophie coïncide avec l'arrivée du bouddhisme en Occident.

## Parenté de l'hermétisme et du bouddhisme

Que nous apprennent la mythologie et l'histoire ?

Quelques ressemblances significatives. Le Bouddha est né de la reine Maya, dont le nom sanscrit signifie la tromperie ou l'illusion cosmique, et a passé sa vie à montrer comment sortir de l'illusion. De son côté, Hermès a été conçu dans une caverne obscure par Zeus, le dieu suprême céleste, et la nymphe Maïa, dont le nom grec signifie : la mère ou la nourrice. Maïa issu d'une lignée préolympique, était fille







d'Atlas et de Pléioné, elle-même mère des Pléiades. Après sa mort, Maïa montera au ciel avec ses sœurs et y demeurera dans la constellation des Sept Pléiades. La constellation navigue au ciel (*pléio* veut dire naviguer) où elle apparaît au printemps, vers le mois de mai qui était dédié à Maïa. La renaissance de la nature a d'ailleurs été célébrée le 1<sup>er</sup> mai jusqu'aux temps modernes en Occident. De même, la reine Maya, décédée une semaine après la naissance de Bouddha, dans la tradition Pâlie, est né, s'est éveillé, et a réalisé la parinirbbana à la pleine lune du mois de mai. Cet ensemble de coïncidences n'est pas dû au hasard. En Inde, la planète Mercure s'appelle *Budha*, dont le nom vient de la racine budh, qui signifie comprendre et s'éveiller. Celle-ci se trouve dans le *budhi*, l'intelligence, et buddha, l'Eveillé.

La liaison s'impose entre la sagesse éveilleuse et Hermès d'une part, le Bouddha de

l'autre.

Le premier tout particulièrement sous sa forme d'Hermès Trismégiste, est le maître de la parole, de l'intelligence, des sciences et des arts, le second enseigne à s'éveiller par la connaissance juste *jnana* (*sk.*), la sagesse, l'équivalent de la gnose occidentale, un terme de la même racine indo-européenne. Le fait n'avait pas échappé à René Guenon, qui ajoutait que, pour certains musulmans, le prophète Seyidna Idris, déjà identifié à Hermès et Hénoch, l'était aussi au Bouddha.

### Statuts et fonctions d'Hermès et du Bouddha

Commençons par la différence fondamentale. L'Hermès-Mercure hellénique ou romain, dans le cadre d'une doctrine et d'une mythologie créationnistes, est l'un des enfants du dieu suprême de l'Olympe. Il n'assure donc que certaines des fonctions

divines, les autres étant prises en charge par frères, sœurs et parents. En revanche le Bouddha, manifestation directe de la réalité ultime, assure seul sa fonction d'enseignement et de libération universelle.

Voyons maintenant la ressemblance. L'analogie profonde unissant le Bouddha et Hermès vient de ce que l'un et l'autre utilisent la sagesse dans tous les aspects de la vie pour mener à l'accomplissement ultime de l'individu. Nous n'insisterons pas sur la primauté bien connue de la sagesse transcendante, *prajna*, dans l'échelle des perfections bouddhiques et l'obtention de l'éveil.

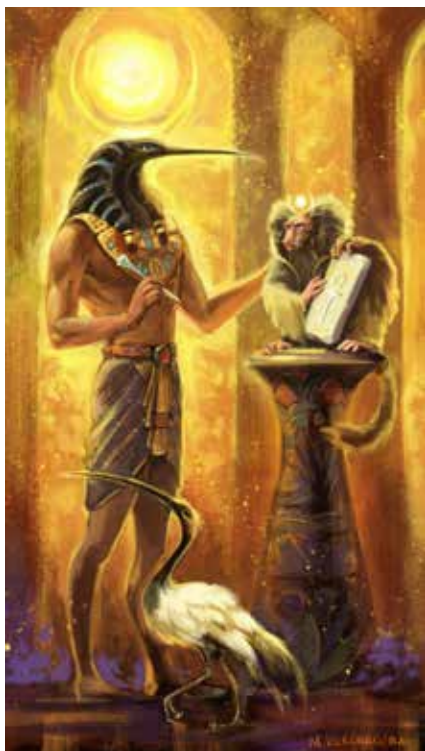
Dans sa mythologie, Hermès-Mercure est d'abord le messager des dieux et se déplace à la vitesse de la pensée. La fonction suppose qu'il possède la pleine maîtrise de la parole, et c'est le cas aussi bien par l'habileté de ce qu'il dit que ce qu'il cache. Il est le maître de la parole éventuellement obscure comme

du silence. Là où, dans une conversation interrompue, nous disons : un ange passe, les Grecs disaient Hermès passe. Le silence méditatif est bien la voie de la contemplation sage.

Faire connaître la loi et les décrets divins dans tous les passages et changement de la vie caractérise une fonction d'Hermès, psychopompe et guide des voyageurs. De l'Olympe à l'Hadès et d'Hadès à l'Olympe, il assure les transformations. Il accompagne les âmes des morts jusqu'à Perséphone, afin qu'elles puissent témoigner de leurs actes pieux et accéder à une existence plus heureuse. Il aide les voyageurs, leur montre le chemin, sous forme de statues parfois le long des routes et aux carrefours, et favorise les commerçants.

Asklepios, divinité de la médecine, est souvent présenté comme fils d'Apollon, mais il est dit, dans les livres hermétiques, être fils d'Hermès. Celui-ci est alors vu comme





le principe solaire et guérisseur. La fonction thérapeutique peut s'exercer au plans psychocorporel, mais aussi au plan spirituel et global, auquel cas elle mérite pleinement son titre de science sacerdotale. On sait qu'un des titres canoniques du Bouddha est le Grand médecin et que le Canon est riche en comparaisons médicales. De même, le caducée d'Hermès symbolisera aussi l'art médical. Son axe central permet aux forces contraires de la dualité, représentées par les serpents, de circuler et de collaborer à une œuvre commune. On peut y voir les trois canaux centraux subtils du bouddhisme tantrique. Il représente aussi l'alchimie humaine et sa maîtrise des courants de l'énergie psychique.

Rien d'étonnant qu'Hermès ait été identifié au dieu Thot Egyptien, et qu'il ai assumé l'antique héritage de son sacerdoce d'une part, celui des arts, des techniques et des initiations artisanales d'autre part. Avec l'art des fondeurs, forgerons et orfèvres, il maîtrisait aussi l'alchimie, dans son triple aspect, physique, mental et spirituel. C'est ce dernier aspect de maîtrise cosmologique qui sera intégré par les initiations artisa-

nales occidentales, islamiques et chrétiennes. Celui-ci, à l'origine de l'alchimie, est une mine de comparaisons fructueuses entre l'hermétisme et le tantrisme. En effet, les alchimies indiennes développées en milieu tantrique, et occidentales possèdent les mêmes principes et la même théorie des cinq éléments. Leurs pratiques de l'alchimie intérieure spirituelle ne peuvent donc être que très proches, puisque leur but est la quête de l'or spirituel, c'est-à-dire la sagesse, la transformation intérieure, la libération.

### Hermès Trismégiste et le Corpus hermeticum

C'est dans les milieux hellénistes qu'Hermès a été identifié au dieu Thot, révélateur de l'écriture et des sciences conservées dans les Maisons de Vie par le sacerdoce égyptien, lui-même dépositaire des traditions antédi-

luviennes et chaldéennes, d'où le nom de trois fois grand : Trismégiste. Dans ce corpus hermeticum ne sera évoqué que ce qui concerne la voie intérieure de l'ascension spirituelle.

L'hermétisme en général, le bouddhisme et les méthodes de méditation tantriques, n'existent pas sans la compréhension de la pensée symbolique.

### Quelques thèmes fondamentaux du bouddhisme

Qu'en dit Hermès ? :

#### ● L'impermanence.

« Les vivants étant des corps composés se dissolvent : or cette dissolution est dissolution d'un mélange. Et ils se dissolvent pour se renouveler ». Tout ce qui est dans le monde... est en mouvement, soit pour diminuer, soit pour augmenter... il n'y a point de nécessité que tout être vivant conserve son identité car les parties de ce monde



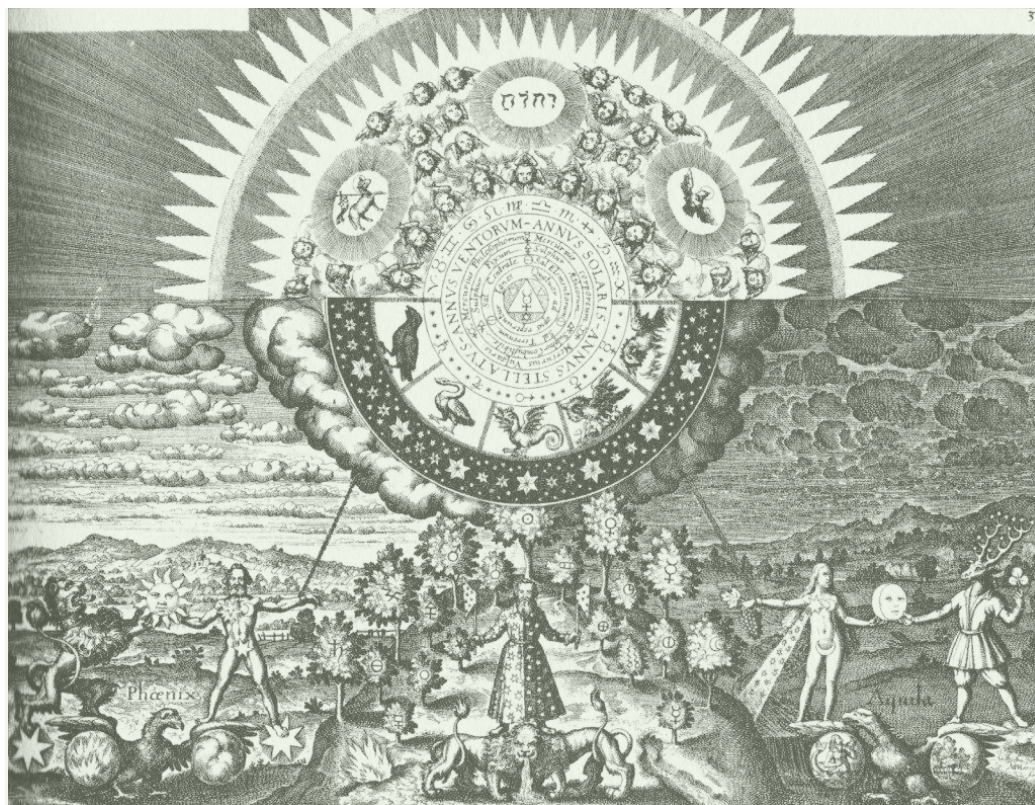
sont toutes malades. Et le changement n'est pas mort mais oublié ».

#### ● Les trois poisons bouddhiques : l'ignorance, le désir, la répulsion.

« La grande maladie de la psyché, c'est la négation de Dieu, puis l'opinion erronée d'où découlent tous

les maux et la solution c'est que l'esprit (Nous) domine sur toutes choses ». L'oubli de la véritable nature entraîne l'abandon au sommeil et à l'ignorance, et à faire route avec l'erreur et prendre compagnie l'ignorance, ce qui mène à la perte. Des douze « bourreaux » intérieurs le premier est l'ignorance après quoi viennent onze passions, dont la concupiscence et la colère ou la méchanceté. L'oubli de la véritable nature (de Bouddha) par l'abandon au sommeil et à l'ignorance de Dieu, se laisser aller à faire route avec l'erreur et prendre compagnie l'ignorance, mène à la perte. L'oubli doit être remplacé par la « sobre veille de la psyché » ❀

La suite dans notre prochaine lettre







# Thanissaro Bhikkhu, *un moine de la forêt avec qui échanger*

Thanissaro Bhikkhu a également traduit en anglais de nombreux autres ouvrages de maîtres de la Tradition Thaïe de la forêt : Upasika Nanayon, Ajahn Maha Boowa et Ajahn Chah.

Il a par ailleurs préparé plusieurs guides d'études sur divers sujets d'intérêt pour les pratiquants bouddhistes. On peut trouver sur son site <https://www.dhammadata.org/> des livres en français à télécharger et des enseignements audio également en français.

J'ai rencontré Ajahn Thanissaro et assisté à ses enseignements, c'est une « force tranquille ». Pédagogue et souriant il fait passer les enseignements du Dhamma avec grande simplicité même lorsque ceux-ci sont complexes. Ajahn Thanissaro a une grande facilité pour les langues, ayant vécu en Thaïlande il parle couramment le thaï. J'ai assisté à un enseignement qu'il donnait à une communauté de Thaï en France, et les échanges semblaient fructueux.

Ajahn Thanissaro vient en France régulièrement tous les deux ans. Le rencontrer et échanger avec lui est d'une grande inspiration. Comme un certain nombre d'enseignants bouddhistes il a un grand sens de l'humour et c'est toujours très agréable de l'entendre parler de la vie quotidienne et de rire avec lui de nos « petits travers humains ».

\* *Metta* en pâli veut dire amour bienveillant

**Thanissaro Bhikkhu (Geoffrey De Graff) – Ajahn Geoff pour ses disciples et sympathisants, est un moine bouddhiste américain de la Tradition Thaï de la forêt. Après avoir obtenu un diplôme d'Oberlin Collège en Histoire intellectuelle européenne en 1971, il est parti en Thaïlande où il a étudié la méditation sous la direction d' Ajahn Fuant Jotiko, un élève de feu Ajahn Lee Dhammadharo.**

Il s'est fait ordonner en 1976 et a vécu à Watt Dhammasathit, dans la province de Rayong, jusqu'à la mort de son maître en 1986.

En 1991, il s'est rendu dans les collines du comté de San Diego aux Etats-Unis, où il a aidé Ajahn Suwat Suvaco à fonder Wat Mettavaram (le monastère de la forêt *Metta*\*) dont il est devenu l'abbé en 1993.

La longue liste de ses publications inclut des traductions des manuels de méditation d' Ajahn Lee « *Une poignée de feuilles* », une anthologie en quatre volumes de traductions des « *Sutta* », « *Le code monastique bouddhiste* », un manuel de référence en deux volumes destiné aux moines, « *Les ailes de l'éveil* », « les religions bouddhistes : une introduction historique », un manuel destiné aux collégiens, en tant que coauteur, et récemment « *Le paradoxe du devenir, la forme de la souffrance* ».



Quelques informations sur les moines de forêt sur le site : <http://www.dhammadelaforet.org/>





Le rituel se poursuit par cette phrase : « *Quel est notre premier devoir ?* » elle nous interroge sur la réalisation de nos devoirs qui sont ICI et MAINTENANT car de celui-ci dépend la réalité de notre ascension spirituelle.

Car il existe non seulement l'obligation d'assumer les devoirs matériels, mais aussi un tout premier devoir sur le chemin de l'éveil, celui de la phrase suivante qui nous demande « *de s'assurer que la loge est dûment couverte* ».

La procession du rituel nous conduit de la place intérieure qui est propre à chacune afin de participer à l'ouverture d'un espace sacré encore inconnu. L'acte à accomplir ne dépend pas de notre fantaisie, il n'est pas constitué de ce que nous aimons ou n'aimons pas, de ce que nous espérons ou pensons mais d'un ordre bien supérieur, d'une attitude bien particulière, reconnue comme indispensable pour que l'ouverture s'accomplisse effectivement et que la lumière éclaire notre cœur et notre esprit.

Dans ce sens, nous comprenons mieux qu'il nous faut « *nous mettre à couvert et s'en assurer* » C'est une attitude de vigilance qui ne laisse pas l'agitation extérieure troubler et envahir notre conscience profonde.

Dans le bouddhisme ainsi que dans les védas hindouistes (textes sacrés de l'Inde datant de plus de 2500 ans) les chakras situent dans le corps des centres énergétiques et sacrés correspondant à une circulation interne des forces vitales et à un échange cosmique du haut vers le bas, et inversement.... De même, la Kabbale révèle dans son arbre de vie séfirothique la correspondance et le lien qui existe entre l'Être humain et l'univers.

Dans le rituel maçonnique nous pourrions envisager l'existence de ces centres par une symbolique matérialisée par la place des officiers dans le corps de la Loge. Il serait intéressant de développer cette idée mais ce n'est pas l'objet de cette planche.

C'est du bon fonctionnement de nos centres et de leur conjugaison équilibrée que naît une vie cohérente, consciente et active.

L'art de l'observation globale, totale, nécessite une attention extrêmement vigilante. Jamais notre esprit n'est assez libre et notre cœur assez dégagé pour observer et voir. Sur le chemin de la vérité, le rituel souligne bien, par le rituel d'ouverture, que l'on ne peut se voir sans au préalable avoir ouvert une porte entre deux mondes et ensuite observer en brandissant un esprit alerte et incisif, une intelligence tranchante comme le fil de l'épée à l'image de celle que tient la S. coureuse avant que d'observer.

Ainsi, petit à petit, le rituel va se dérouler devant nous, nous montrant mille actions à accomplir en nous avec mille nuances différentes en fonction de notre

Compréhension, de nos expériences, de notre vécu. A chaque tenue il nous permet



d'aller un peu plus loin, d'approfondir et d'affiner, comme un sillon qui s'approfondit régulièrement par le passage régulier du soc.

C'est une réelle alchimie, une mutation qualitative de la substance de notre Être qui assimile la Lumière jusqu'à devenir rayonnant. Le Rituel est nécessaire pour que nous puissions passer du profane au sacré, de l'individuel au cosmique. Le Rituel, s'il est bien intégré, si nous le faisons nôtre, peut nous permettre enfin de nous relier. Nous relier à l'Universel, de ne plus former toutes ensembles qu'un égrégore. Ce n'est qu'à ce prix que nous pourrions enfin reconnaître l'Autre qui est en fait un bout de nous. C'est en se reliant que nous viendrons tout naturellement à la reconnaissance de l'Autre et à la confiance. Edifier son temple intérieur, c'est partir d'un terrain naturel, accidenté, envahi de ronces et de broussailles, comme l'est notre égo, et travailler à aplanir le sol, à défricher, à creuser les fondations, à travailler la matière première afin de créer un socle, notre socle sur lequel nous reposer.

Ce qui nous unit c'est cette acceptation de la recherche et du défrichage qui nous mène vers l'Amour et l'Espérance.

Le mot amour est un mot galvaudé, trop entendu mais si nous acceptons que l'amour soit une combinaison d'attention, d'engagement, de connaissance, de responsabilité, de respect et de confiance, nous pouvons alors être guidées par cette compréhension. Nous pouvons utiliser ces moyens habiles comme une carte dans notre vie quotidienne pour déterminer l'action juste, et cet amour nous amène à une nouvelle manière d'être et vers l'Espérance.

L'espérance participe d'une conviction intime. A ce titre elle est toujours personnelle et procède de la liberté.

C'est sa force et son « *invisible humilité* »

L'espérance se fonde par conséquent sur une volonté de voir et de penser que « *je construis moi-même* ». Ainsi, au plus grand dam des réalistes, la flamme de l'espérance éclaire encore, pour beaucoup, de grands pans d'ombre de sa petite lumière. Car elle est fondée sur un acquis de la conscience « *que rien, sauf le désastre subjectif d'un reniement ultérieur, ne pourrait effacer* ». L'espérance entretient notre « *capacité d'émerveillement* » si utile dans les temps sombres qu'a pu et traverse toujours notre humanité.

L'initiation est un art de vivre, et la réalité de cet art doit être perceptible à travers le rituel, qui en constitue la clé de voûte. Le mot initiation ne correspond-il à l'art de se tenir dans le commencement de toutes choses, cet art ne pouvant être que d'ordre rituel ?

Un rituel est inséré dans un RITE et celui que nous pratiquons à Thalie est le Rite Ecossais Ancien et Accepté qui propose lui aussi de nous amener à un art de vivre après l'initiation.

Cet art de vivre est une première approche de notre RITE et l'esprit du REAA sera développé dans une prochaine planche.

Pour terminer, nous pourrions faire nôtre cette théorie du Hérisson préconisée par Corine Pelluchon (philosophe spécialisée dans le « *care* » le prendre soin, le souci de l'autre) :

« *Tracer sa voie en la creusant avec obstination, avec le souci de la cohérence et le désir d'approfondir la réflexion.* » ❀



# Buddha, Josaphat & Barlaam :

## *La Légende dorée et son message.*

**Nous revenons dans ce numéro sur cette incroyable intersection entre deux religions ou “comment Bouddha fut canonisé par l’église catholique”.**

Lorsque l'origine bouddhiste de la légende de Barlaam et Josaphat fut identifiée formellement en 1860, par deux érudits Labourlaye et Liebrecht, indépendamment l'un de l'autre, tous les spécialistes en ont surtout aperçu les éléments positifs : valeurs spirituelles communes aux diverses religions, mérites de l'ascétisme ... Moi-même, quand j'eus l'idée de présenter Josaphat dans le premier numéro de Tao Yin, avais en tête un message de respect mutuel entre religions. Cette première lecture légendaire et spirituelle n'est pas à rejeter, bien au contraire, car elle laisse une grande liberté d'interprétation. Ma seconde lecture sera historique et linguistique. Elle est partie d'une constatation qui a éveillé ma curiosité. Je m'étais demandé comment le Bouddha avait pu finalement se nommer Josaphat. Le livre de Foucher sur les origines du bouddhisme m'avait seulement fourni comme indication que le prénom “Josaphat” était une translittération. Après plusieurs essais sur les différents noms du Bouddha, j'en avais conclu qu'il s'agissait de “Gautama” à cause des trois voyelles : “o”, “a”, “a”. Et puis, en parcourant un petit livre très bien fait d'introduction au bouddhisme, je découvre que le nom vient du persan. J'ai donc décidé de retrouver les sources de la légende et ce que j'ai trouvé m'a donné à réfléchir. J'ai repris les travaux de Graeme Mac Queen de la Master University Hamilton d'Ontario au Canada. Tout d'abord, j'ai supposé connue la légende du Bouddha Sakyamuni. L'essentiel étant de se rappeler que, à sa naissance, le jeune Siddhartha reçut une prophétie. Il serait grand roi ou grand maître spirituel. Son père était un souverain aimé et respecté mais souhaitait également avoir son fils comme héritier du royaume. Pour forcer le destin, il confina son fils dans l'atmosphère paradisiaque du palais. Tout serviteur âgé ou ma-



lade était chassé du palais. Seuls les raffinements sensuels et artistiques étaient admis. Un jour cependant, Siddhartha s'évada et fit quatre rencontres capitales. Tout d'abord, un vieillard, un malade et un cadavre. La vie était donc également en but aux souffrances. Elle avait donc une fin !!! Une quatrième rencontre lui offrit heureusement une perspective de solution. Celle d'un moine dont la sérénité semblait impossible à troubler. Siddhartha s'échappa du palais et poursuivit sa quête. Ayant fait l'expérience de l'ascétisme puis ayant choisi la voie du milieu, il découvrit enfin, par la méditation, les quatre nobles vérités. Il devint l'Eveillé, le Bouddha et commença à enseigner. Cette trame

narrative est celle que l'on peut identifier en lisant l'histoire de Saint-Josaphat. Elle se trouve principalement dans la Buddhacarita texte sanscrit versifié du II<sup>e</sup> siècle du poète Asvago. La légende de Saint-Josaphat se répandit en Europe au XI<sup>e</sup> et au XII<sup>e</sup> siècles dans sa version latine. Au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles, des versions en langues vernaculaires circulèrent (Portugais, Provençal, Anglais ancien, Russe ... ). Le lecteur se reportera à La Légende Dorée de Jacques de Voragine au chapitre Barlaam et Saint-Josaphat.

Pour assurer le passage du sanscrit au latin, il existe trois versions qui ont servi d'intermédiaire. Un texte en arabe de tradition ismaélite, du IX<sup>e</sup> siècle: Bilawhar et Buudaasf . Une version géorgienne, la Balavariani, postérieure à la précédente, également du IX<sup>e</sup> siècle, qui peut être considérée comme une réussite sur le plan littéraire et ne comporte pas autant de digressions que la version en arabe. Une version grecque, attribuée à Saint Euthymius, du XI<sup>e</sup> siècle, amplification de la version géorgienne et qui comporte de nombreuses citations bibliques, sermons et prières.

On voit donc, maintenant, comment nous sommes passés de Buddha (Buddhacarita) à Buddhaasf (syrien) à Buudaasaf (arabe) à Ioasaph (grec) à Iosaphat puis à Josaphat. (pas de différence graphique entre “i” et “j” en latin).

Nous pouvons remarquer que d'un texte à l'autre, le message se modifie. La Libération par l'Illumination est remplacée par le Salut par la Foi. Le modèle de religions ayant des convergences et des rapports de spiritualité est remplacé par une perception des religions en tant que systèmes clos entrant en compétition et pouvant même mettre en danger l'existence de sa concurrente. Bien entendu, en



constatant ces résultats, je considère l'état premier et le stade de la version grecque. La version ismaélite, n'étant pas chrétienne, a une approche plus nuancée. Elle veut présenter l'authentique enseignement du Bouddha. Il y a deux traditions bouddhistes, dit le texte. L'une polythéiste et mondaine, l'autre, monothéiste et ascétique. C'est la seconde qui est la bonne. Le Bouddha transmet le message de Dieu comme d'autres prophètes l'ont fait en d'autres temps.

Le père du Bouddha est un bon souverain dans la version bouddhiste. Il est de la tradition hindouiste et veut conserver son héritier en le préservant de la vision de la véritable nature du monde, mais dans la version grecque, il est un tyran cruel et veut surtout empêcher son fils de recevoir l'enseignement chrétien. Il représente le mal et Barlaam sera le "vrai" père spirituel de Josaphat. Bouddha est le héros de la version sanscrite. Il prend l'initiative de sa propre démarche pour atteindre l'Illumination.

Dans l'histoire de Josaphat, Dieu est le principal protagoniste. Il transmet sa Grâce malgré les obstacles des hommes. Barlaam a une révélation et devient le messager de Dieu auprès de Josaphat. Dieu propose la Vérité aux hommes qui peuvent ensuite choisir la bonne ou la mauvaise voie. Il n'y a pas à proprement parler, d'Illumination dans les textes chrétiens, encore que John Hirsch considère qu' : « Une fois que Josaphat a trouvé sa Voie, on peut dire qu'il a reçu l'Illumination ». Cependant, il y a une différence entre Révélation et Illumination qui tient de l'opposition passif/actif. Dans la version ismaélite, Barlaam enseigne progressivement à Josaphat qui interroge minutieusement son maître. Il approche enfin de l'arbre de l'Illumination et quatre anges le saisissent, l'élèvent dans les cieux où il reçoit la Pure Vision de ce qui est.

La religion vue par la Buddhacarita est désignée par les termes de saastra (enseignement, doctrine), darsana (système, opinion, doctrine) ou jnana (connaissance). Le terme Dharma est commun aux diverses écoles. Bouddhistes et hindouistes entament des débats à son propos. Pour les uns, il peut être bonté ou droiture pour les autres, il est la Voie ou la doctrine. Un maître célèbre de l'époque de Bouddha, Sravana, déclare que son propre enseignement du Dharma est le plus élevé



mais ayant entendu l'enseignement du Bouddha, il abandonne ses prétentions. Le Dharma, c'est la Voie. Il y a un fond commun entre les doctrines des Brahmanes et l'enseignement du Bouddha. C'est un Brahmane qui prédit le destin du Bouddha. La quatrième rencontre du Bouddha qui le met sur la Voie, est celle d'un moine. Les débats inter-religieux (si nous conservons ce terme) se déroulent selon des formes rituelles. Si les Bouddhistes considèrent que leur Voie est la meilleure, ils ne considèrent pas les autres comme mauvaises ou représentant le mal absolu.

Les religions du texte grec sont traduites par le terme Threeskeia. C'est ainsi que les Polythéistes se désignent eux-mêmes et les chrétiens. Ceux-ci utilisent pour eux-mêmes les termes de Pistis (Vérité, Foi, Croyance) , Eusebia (piété), didachee (enseignement) et "erreur idolâtre", "culte des idoles" et "croyances païennes" pour les autres. Les autres religions sont démonisées. Ce ne sont pas des voies inférieures d'illumination ou de salut mais des façons de se détourner de Dieu. Le paganisme ou la religion des idoles est une des manifestations de Satan. Le débat tourne au rejet et aux menaces : « Vos corps seront dévorés par les bêtes sauvages et vos enfants seront réduits en esclavage ».

Il y a toute une rhétorique de la dé-

nonciation. Le souverain terrestre doit combattre le royaume de Satan et éliminer le polythéisme.

Rien de semblable pour la Buddhacarita. Mara, l'équivalent du démon dans le Bouddhisme, produit l'illusion qui détourne de l'Illumination mais n'est le représentant d'aucune religion particulière.

N'oublions pas que nous comparons des textes et que j'ai voulu resituer cet ensemble dans son contexte historique. Prises dans l'absolu, mes conclusions laisseraient penser que le christianisme est intolérant et le bouddhisme, au contraire, absolument tolérant. Les situations historiques et politiques changent. Les idéologies et les discours également. Les grandes rencontres inter-religieuses sont un signe des temps. L'approche linguistique permet une plus grande précision. L'approche historique relativise certaines notions. Une approche spirituelle ne garde que l'essentiel.

### ✿ Serge Leclercq

*Kunming, 5 avril 1999.*

Professeur à l'Université Sofia de Tokyo

**Note :** Je souhaite évidemment poursuivre un échange avec les lecteurs intéressés. On peut me contacter par e-mail : [reqlselegr11@orange.fr](mailto:reqlselegr11@orange.fr) ou par la revue qui transmettra.





# Comment visiter un temple bouddhiste en Chine

*En hommage à Alain Quesnel*

*«Les sùtras le disent clairement. On doit prendre refuge dans le Bouddha qui est en nous-même. Ils ne disent pas que l'on devrait prendre refuge dans d'autres Bouddhas. (Sùtra de Hui Neng, le 6<sup>e</sup> patriarche, VI)*

Entrer dans un temple en Chine signifie tout d'abord rencontrer le bouddhisme Mahayana, ensuite le taoïsme ou d'autres traditions, comme le Theravada ou le Vajrayana. On peut s'interroger sur la meilleure manière d'offrir ses hommages aux bouddhas et aux dieux, ou tout simplement désirer observer une attitude respectueuse qui ne heurte pas les Chinois. Les Occidentaux et plus particulièrement les Chrétiens ne savent pas trop comment s'y prendre et le touriste qui ne se sent pas indifférent est parfois embarrassé par son ignorance. Ces problèmes sont, en réalité, faciles à résoudre.

Les Chinois considèrent et ont toujours considéré les temples comme des lieux de détente et de rencontre. Des endroits que l'on fréquente à

ses moments de loisir et qui, dans le passé, servaient de refuges pour la nuit lorsque l'on cherchait un abri sûr. Dans la cour des temples, on peut boire du thé et manger, on joue aux cartes et au majiang (majhong), on discute, on lit, on prie. Les Chrétiens du Moyen-âge ne se comportaient pas autrement vis-à-vis des églises, et l'on retrouve parfois de curieux règlements où l'on interdisait de jouer à la balle à l'intérieur de l'édifice par souci d'épargner les vitraux. Le temple est l'habitation des Bouddhas et des dieux, c'est pourquoi on y va pour leur demander des avantages tels que la fortune, la santé, la réussite sociale, etc. ... D'un point de vue spirituel, on pourrait dire que dans les temples, en fait, il ne se passe rien du tout !

Le comportement des Chinois

est semblable dans les temples des trois principales traditions chinoises: bouddhisme, taoïsme et confucianisme. Il s'agit du genre de respect qu'ils pourraient éprouver pour un fonctionnaire puissant, pour quelqu'un dont ils craignent le pouvoir tout en attendant quelques avantages. C'est la raison pour laquelle il n'est pas rare d'y trouver des amulettes et portraits de Mao ou de Deng Xiaoping. Une fois morte, leur puissance est encore plus subtile, il faut donc l'exorciser et la rendre favorable (alors que pour d'autres, ils n'ont qu'une valeur de commémoration historique).

Tout cela peut sembler plus proche de la superstition que de la religion. L'attitude chinoise est absolument pratique et non morale. Mais finalement, tout se passe sous le regard compréhensif des

bouddhas et des moines, qui, eux, s'adonnent à l'étude des sùtras et à la méditation : le Bouddha réside dans le cœur et c'est là qu'il faut le rechercher, c'est pourquoi les adeptes du Chan (équivalent du zen japonais) du passé ont dit: « Si tu rencontres le Bouddha (hors de toi-même), tue-le ! » (C'est un reflet illusoire!)

Il y a plusieurs façons de brûler l'encens et d'offrir ses respects aux bouddhas et aux dieux. Nous nous limiterons ici à quelques observations et à quelques conseils.

S'il est vrai que les Chinois peuvent sembler irrespectueux envers leurs dieux, en réalité, il faut distinguer entre le comportement respectueux qu'ils adoptent à l'intérieur des salles, devant les statues, et l'attitude plus libre qu'ils ont au dehors, entre un bâtiment



et un autre, où les enfants peuvent courir, crier et s'amuser pendant que les parents achètent souvenirs ou boissons. L'espace sacré peut tout embrasser, dans la mesure où les comportements et les sentiments humains sont naturels comme les plantes qui donnent de l'ombre dans les cours des temples.

Quand on franchit le premier portail, par modestie, il est préférable de marcher sur un côté de l'allée qui mène au bâtiment principal plutôt qu'au milieu, tel un roi ou un bouddha. L'homme est ignorant et petit par rapport à la plénitude d'un bouddha ou d'un dieu. De même, on ne se placera pas juste devant la statue mais sur un côté, surtout dans la Grande Salle. La place centrale est réservée au supérieur du temple. Plus précisément, les hommes se placeront à gauche (côté yang) et les femmes à droite (côté yin). Il faut retirer son chapeau ou tout autre couvre-chef devant une statue, et plus particulièrement quand on les salue. On ne passe jamais entre la statue et une personne en train de la saluer. On salue respectueusement les moines, sauf s'ils accomplissent des rites, s'ils méditent, récitent des sùtras, mangent, boivent, dorment ou font leur toilette. On n'est pas censé toucher aux objets rituels (comme les tambours ou les grandes cloches à l'entrée des bâtiments).

Les offrandes rituelles sont très variées, mais les règlements actuels, en Chine Populaire, imposent des limitations qui sont soit locales soit générales. On peut brûler de l'encens, du papier-monnaie de la Banque des Enfers, des lingots en papier, des talismans de papier avec

des vœux particuliers inscrits dessus. On peut offrir des fruits ou des gâteaux de bouddha, confectionnés et vendus dans le temple même. On peut, dans certains endroits, faire éclater des pétards. Cette coutume est destinée à faire fuir les démons, mais ne devrait normalement pas se dérouler dans l'enceinte des temples bouddhistes.

Comme dans tout lieu de spiritualité, ce qu'un bouddha ou un dieu pourrait attendre de mieux de la part d'un visiteur, c'est la sincérité d'un cœur purifié. Que l'on offre de l'encens et même le reste, mais que l'offrande soit faite avec la sincérité du cœur, avec foi. L'offrande pourrait se retourner contre celui qui l'a faite, si au lieu de sincérité il y avait hypocrisie. De ce point de vue, il n'est nul besoin d'avoir recours à des offrandes trop sophistiquées. Encens et bougies, encens seulement ou tout simplement un salut respectueux seront toujours suffisants.

Si l'on respecte le rite, on allume trois baguettes ou trois spirales d'encens devant le bouddha, la divinité, le saint ou le sage que l'on

veut ainsi honorer. On salue le Triple Joyau (le Bouddha, le Dharma et la Sangha). On se courbe trois fois avec les baguettes d'encens allumées tenues verticalement entre les mains jointes, placées entre le cœur et le front, en pensant chaque fois et dans l'ordre, au Bouddha, au Dharma et à la Sangha. Ensuite, de la main gauche, on place la première baguette au centre de l'encensoir, en l'honneur des bouddhas ou de la divinité en question ; puis la deuxième à droite, en l'honneur des bodhisattvas, des parents et des ancêtres ou du Dharma (la loi qui régit l'univers et se confond avec l'enseignement du Bouddha) ; la troisième à gauche, en l'honneur de la Sangha (la communauté des disciples du Bouddha) ou pour le salut de tous les êtres.

Le Bouddhiste pratiquant peut présenter ses vœux d'une manière différente. D'abord à droite en exprimant le vœu d'éviter et de défaire tout mal ; puis à gauche en exprimant le vœu de pratiquer le bien ; enfin au centre, en exprimant le vœu de sauver tous les êtres

(la perspective bouddhiste ne s'arrête pas à une vision purement humaine, mais bien proprement cosmique). En pratique, il n'est pas toujours possible de brûler de l'encens à l'intérieur d'une salle. Des chaudrons à encens sont donc placés à l'extérieur, ainsi que des bougeoirs protégés par un auvent. On place alors les trois baguettes non allumées sur l'autel ou sur la table à offrandes prévue à cet effet, dans la salle, tandis que les autres baguettes d'encens (le reste du paquet), et éventuellement les autres offrandes en papier seront brûlées dans le chaudron devant le bâtiment : on allume d'abord les bougies à la flamme desquelles on allume ensuite son propre encens, car c'est par son propre éveil qu'on rend grâce aux bouddhas et aux dieux, et non par la lumière acquise par d'autres.

De même lorsque l'on veut se prosterner devant les statues sacrées, symboles de l'Esprit et de ses formes multiples, on s'agenouille sur le coussin, les mains jointes verticalement devant le cœur (on ne presse pas complètement les deux paumes l'une contre l'autre, mais on laisse un petit creux, symbole de la chambre du cœur, siège de la divinité), puis on pose les mains devant soi juste avant de s'incliner et on se prosterne jusqu'à toucher le coussin avec la tête. Les coudes sont alors au niveau des genoux et même un peu devant. On retourne alors les paumes ouvertes vers le ciel. Il faut devenir humble devant la face de la divinité avant d'obtenir sa miséricorde. Ensuite, on se relève, debout ou à genoux, les mains unies pour répéter encore deux fois la même opération,







parce que tout être humain constitue un ternaire Terre-Homme-Ciel ou Corps-Âme-Esprit. Un moine, s'il y en a un de permanence à côté de la statue, frappera chaque fois sur une clochette pour créer un lien qui attirera l'attention et la bienveillance de la divinité.

Si l'on se trouve à l'extérieur, on peut s'incliner debout, les mains jointes, trois fois de suite. On place les mains au niveau du cœur avant de s'incliner, on les monte au niveau du front puis on les redescend au niveau du cœur en pliant le buste en avant. Comme nous l'avons déjà dit, ce qui importe le plus au fond, c'est l'attitude intérieure qui, si elle n'est pas limitée ou inhibée, se traduit aussi dans le comportement extérieur.

Le Bouddhiste pratiquant porte son bracelet de 18 perles (plus la perle de base en forme de gourde) au poignet gauche. On aborde sa visite en commençant par la gauche, dans le sens des aiguilles d'une montre, pour suivre un sens horaire. On salue au moins les divinités les plus importantes jusqu'à arriver devant le Bâtiment Principal où se trouvent les encensoirs. On allume les bougies, puis l'en-

cens. On agite trois fois l'encens de haut en bas, tourné vers l'autel du Bouddha, en saluant mentalement et en exprimant un vœu. Ensuite, on met l'encens dans le chaudron et on entre dans la salle en enjambant le pas de la porte (et non en mettant le pied dessus comme on voit beaucoup d'Américains le faire), puis on dépose les trois baguettes d'encens non allumées. A cette occasion, on peut laisser une petite offrande en argent dans le tronc disposé à cet effet et l'on pourra maintenant se prosterner de la manière décrite précédemment. Puis, on peut faire le tour de la salle en commençant également par la gauche, suivant le sens horaire. On pourra répéter ses révérences chaque fois qu'on se trouve devant quelque statue particulièrement inspirante ou attrayante (Tout ceci peut être accompli dans d'autres salles du temple au cours du trajet, bien entendu). Ressortant de la salle principale (attention à bien enjamber le pas de la porte) on reprend sa circumambulation par la gauche.

Maintenant que nous avons expliqué ce qu'il fallait faire pour ne pas déroger au rituel dans le temple, nous allons

décrire la géographie sacrée de celui-ci et sa symbolique afin que le visiteur puisse mieux comprendre les lieux où il déambule et en tirer ainsi un meilleur profit (spirituel, bien entendu).

Pénétrer dans un temple signifie entrer dans un espace sacré où la nature tient également son rôle. Il ne s'agit pas uniquement ici d'un édifice humain (artificiel) mais d'un complexe de temples (les salles qui abritent les statues du Bouddha), d'autres bâtiments, d'étangs ou de bassins artificiels, de bosquets, d'allées, de ponts, de petits jardins, etc. ... toujours situés au pied d'une montagne ou d'une colline (s'il n'y en avait pas, on lui substituerait un amoncellement de rochers, typique des parcs traditionnels chinois). Parfois, on ne parvient au temple qu'après avoir suivi un long itinéraire dans la campagne, dans les collines ou dans la montagne. Le chemin est alors balisé par des étapes matérialisées par une série de portes et d'escaliers. Symboliquement, il s'agit de trois portes qui sont les reflets extérieurs des trois degrés initiatiques de l'ascèse. Ces trois portes sont en rapport avec doctrine, renoncement et pra-

tique. Elles peuvent être décorées, comporter des calligraphies ou des statues. Le temple devient alors le but du cheminement, une image religieuse et extériorisée du paradis. L'entrée principale marque l'entrée effective dans le domaine sacré. Elle est gardée par deux féroces gardiens de la porte. Une fois à l'intérieur, on parcourt la première allée, agréable d'aspect et l'on parvient à une autre porte, qui ressemble à une salle. Au centre, cachant ce qu'il y a au-delà de ce passage, se trouve la statue de Mile fo, le bodhisattva gras et souriant, symbole du bonheur et de la richesse spirituels que ceux qui franchissent le seuil du bouddhisme peuvent espérer atteindre. A ses côtés veillent les quatre Mahârâjas, démons des ténèbres (ou dieux d'un cycle précédent) convertis au bouddhisme dont ils sont devenus les défenseurs. De l'autre côté de la statue de Mile fo et se trouvant dos à dos avec elle afin de regarder à l'intérieur de la seconde enceinte, se trouve Skanda, le bodhisattva solaire doré et flamboyant, debout et armé comme un général chinois de l'antiquité.

Mile fo est symbole de postérité (on le représente parfois entouré de bambins qui vont jusqu'à l'escalader), lui qui, tout en étant moine, était déjà de son vivant, considéré comme une incarnation de Maitreya, le Bouddha du futur. Dieu de la porte, d'un certain point de vue, mais en même temps bouddha de richesse et de postérité (l'espoir d'un bien futur), de félicité, il pourrait être considéré comme une sorte de synthèse bouddhiste du double aspect de Ganesh, dieu hindou représenté sous l'apparence d'un éléphant. Appelé Ganesh-kubera, il est le fils de Shiva, dieu destructeur de l'ignorance et de sa shakti, Parvati, déesse de la montagne.



Les visiteurs oublient rarement de saluer les quatre Mahârâjas des directions de l'espace (appelés aussi Lokapalas) qui observent et contrôlent les actions des hommes d'un regard perçant et sévère, en tenue de guerriers. Chacun d'eux a 91 soleils et huit généraux sous ses ordres. Celui d'Occident est Virûpâksha, son attribut est le serpent (représentant également le Vajra ou la foudre) et la Chintâmani, la pierre qui exauce tous les souhaits réservée aux saints. Il est de couleur rouge. On le prie pour éviter procès et disputes. Celui du sud est bleu, son attribut est l'épée qui détruit l'ignorance. On le prie pour obtenir santé et longévité. Celui de l'Orient

guerriers, je suis Skanda» (Bhagavadgîtâ, X, 24). On pourrait ici le considérer comme le rayon solaire qui peut conduire au centre. C'est un guerrier parce que la Voie est remplie de douleurs et d'obstacles. En même temps, il représente l'ange gardien du temple et de ceux qui suivent la Voie. Comme le rayon solaire qui tue et vivifie à la fois, qui parcourt, rapide, l'océan cosmique, Skanda a le pouvoir de voler dans les cieux. Il est doré et flam-



est blanc (ou jaune), son attribut est le luth (Pipa en chinois) qui soulage et purifie l'esprit. On le prie pour obtenir protection et miséricorde. Celui du nord est vert, son attribut est l'ombrelle et la mangouste (qui elle-même peut représenter un porte-monnaie). Symbole de richesse et de succès, on le prie pour faire fortune. Il peut aussi avoir pour attribut la pagode et l'étendard, symboles de la victoire du Dharma ou loi bouddhiste. Skanda est également, dans la mythologie hindoue, le fils de Shiva, dieu de la guerre et messenger des dieux. Krishna para-Brahman dit de lui-même: «Parmi les chefs

boyant. Dans l'iconographie bouddhiste chinoise, Skanda est un des huit généraux du Mahârâja du sud et son émissaire. Ce roi est le seigneur de la région au sud du Mehru (qui pour les Chinois est la Chine même) et le maître du cycle actuel. Ayant franchi cette porte qui représente le premier degré intérieur, on pourra s'approcher des deux autres degrés. La géographie sacrée des temples peut varier, mais on trouvera toujours ces trois degrés, qui conduisent l'homme de sa condition d'homme ordinaire à l'harmonie primordiale avec la Terre-Mère (Lors de l'Éveil, Bouddha prit la terre à té-

moins), puis avec le Ciel (le Nirvana). Souvent ces degrés se développent aussi en hauteur, ce sont les trois degrés de la montagne axiale (l'axe du monde). D'un point de vue symbolique et géométrique, on pourrait imaginer la section d'une circonférence dont le centre serait la montagne, le point de la circonférence d'où part (ou arrive) le rayon serait alors la porte principale du temple d'où Skanda regarde le centre. Au pied de la montagne est la Salle Principale où se situent les statues de Bouddha et qui représente le lieu de l'illumination. Sur la montagne elle-même est la dernière salle, en rapport avec l'ascension divine et le nirvana. Le degré intermédiaire est celui de l'éveil de Sakyamuni à la vérité. Entre la Voie et l'Éveil, on devra se débarrasser des illusions individuelles. On trouvera souvent, entre la grande porte et la salle principale, un petit lac artificiel que l'on peut éventuellement traverser sur un petit pont. C'est le symbole de la mer des souffrances, des illusions de l'individu et de la voie qui les dépasse. Comme dans la méditation, où la victoire sur les illusions mentales s'obtient par le détachement serrein et l'absence d'ego, ainsi le pont passe au-dessus de

ces eaux inférieures qu'est la conscience individuelle. Sur l'autre rive (Allons, allons tous ensemble, sur l'autre rive. Au-delà du par delà dit le mantra du Sutrâ du Cœur) se trouve la Salle Principale



où résident l'Illuminé, les bodhisattvas et la communauté des saints (arhats, luhan et siddhas), tous ceux qui ont accès au paradis. Là, on reçoit le remède d'immortalité d'Amithaba. Au-delà du paradis se trouve le pari nirvana, la délivrance. Dans de nombreux temples, on peut trouver une statue du Bouddha couché dans la position du Pari nirvana. Cette dernière salle est destinée au Kshitigarbha, la période qui se situe après le pari nirvana<sup>1</sup> et avant l'arrivée de Maitreya, le bouddha du futur. C'est une époque difficile (le Kaliyuga des hindous) sans bouddhas intermédiaires. Pendant cette période, une multitude de bodhisattvas s'incarneront pour sauver les êtres et préparer le cycle à venir. Le bodhisattva





qu'on trouvera là, habillé comme un moine, aura le khakkhara (six anneaux d'or montés sur un bâton qui indiquent les six domaines d'existence dans lesquels il peut intervenir et qui ouvrent les portes des enfers) dans la main droite, et la perle de la sagesse (ou pilule d'immortalité, ou perle qui réalise les souhaits) dans la gauche. Il a le pouvoir de descendre dans les enfers et de sauver les êtres, il peut aider les êtres soumis aux six domaines d'existence conditionnée, il protège les voyageurs, il aide les âmes des enfants morts. C'est le bodhisattva de l'outre-tombe. Tout ceci concerne la structure principale de la géographie sacrée du temple. Il y a encore la bibliothèque (dont l'accès est réservé), les habitations des moines, leur cantine, quelques salles de travail ou de réunion, des lieux de repos, des magasins de souvenirs, d'encens, d'ob-

jets religieux, de livres, de cassettes, de boissons. Il y a souvent un restaurant. Nous allons maintenant aborder un dernier aspect. Quel rôle peut jouer la visite d'un temple dans la pratique bouddhiste? En entrant dans le temple, on peut offrir ses respects à tous les bouddhas comme si l'on pratiquait un pèlerinage ou seulement à ceux que l'on a choisis. Le pratiquant pourra se limiter à des révérences simples, debout, les mains jointes (il est préférable de saluer trois fois) jusqu'à ce qu'il arrive à la divinité avec laquelle il a instauré un rapport privilégié. C'est à celle-là qu'il destinera l'encens (offrandes) et les révérences profondes. Puisque les aspects de la divinité sont indéfinis et innombrables, chaque homme ne peut suivre vers le divin que le chemin qui lui est propre par vocation. Il est donc inutile de se disperser et il

convient plutôt de se concentrer sur un seul ou sur un nombre limité d'aspects. C'est la seule méthode dont on puisse espérer des résultats concrets (effets de la concentration et de la prière). Beaucoup de Chinois, en réalité, se concentrent sur des demandes spécifiques ayant rapport avec la vie profane. Ils sont munis de tout le nécessaire : Encens, monnaie de papier, lingots dorés en carton, charmes ... et hyper concentrés sur ce qu'ils aimeraient obtenir dans l'ordre matériel ou (plus rarement) sentimental. D'autres accompliront les rites pour commémorer leurs morts ou éloigner des influences néfastes. Dans une véritable pratique bouddhiste, on exprime des vœux pour raffermir son intention et sa vocation. On prononce des formules pour rendre efficaces les gestes rituels, on contrôle sa respiration pendant leur exécution pour instaurer un rythme méditatif qui puisse harmoniser le tout. On utilise souvent le rosaire pour pratiquer les mantras hors des rites ou pendant la méditation. On pratique la repentance pour purifier le cœur et rénover son esprit religieux, on récite ou on chante les sutras pour purifier la conscience, étendre ses connaissances, approfondir la

voie. On dédie tous ses efforts et ses mérites au Bouddha et pour la libération de tous les êtres afin de diminuer et vaincre l'attachement à son ego. Et surtout, last but not least, on médite, car la méditation est pour les bouddhistes la mère de toutes les méthodes. Il faut, en outre, pratiquer le bien et éviter le mal. Ces intentions appartiennent au patrimoine spirituel de toutes les traditions, c'est pourquoi on ne devrait pas avoir de difficulté à saluer respectueusement les bouddhas (symboles des principes divins de la vérité), les bodhisattvas (symboles de la miséricorde divine et de ses opérations dans le monde) qui transmettent le Dharma, les sages (arhats ou luohan en chinois: ils suivent le Dharma), c'est-à-dire le Triple Joyau de la loi (le Dharma) en unissant les mains à la verticale devant le cœur mais en laissant un petit creux entre les paumes, image de la concentration intérieure avec laquelle on salue la divinité (qui est devant nous, en bois ou en pierre, mais aussi à l'intérieur de nous, en esprit). Comme le dit la tradition chinoise, la meilleure façon d'entrer dans un temple, c'est d'avoir la pureté d'intention. La meilleure façon de saluer les bouddhas, c'est d'être sincère. La meilleure façon de les honorer, c'est de pratiquer.

✿ **Serge Leclercq & Nevio Capodagli**  
*Kunming, mars 1998*



# De la Nièvre à la Chine ...



C'est le petit matin au Yunnan. La lumière s'insinue lentement derrière les rideaux et les oiseaux bavardent depuis un moment. J'enfile une tenue souple et je mets des chaussons noirs.



ou une méthode d'éducation physique ? Un peu ... A l'âge de la retraite, je ne peux que me féliciter de cet entretien physique quotidien. Un art martial ? Oui,

Le parc est loin d'être désert. Le club des amateurs d'oiseaux a suspendu ses cages dans les branches et tandis que les mainates vocalisent, les propriétaires dissertent à propos des qualités respectives de leurs favoris. Plus loin, ce sont les chanteurs d'opéra de Pékin ou d'autres styles locaux. Les musiciens sont en place et suivent, afin de l'accompagner, les gestes de l'artiste qui chante et danse.



Je parcours rapidement les allées, côtoyant les bassins où évoluent les canards parmi les lotus et nénuphars. Mon groupe se trouve après le groupe des danseurs folkloriques qui n'hésitent pas à faire résonner leur gros magnétophone pour accompagner leur ensemble.

J'ai enfin rejoint mon maître de Taichi chuan. Tout nouvel arrivant le salue, salue les autres puis s'échauffe tranquillement par une gymnastique appropriée. Enfin, c'est le signal du départ. Le Maître est devant. Tout le groupe le suit. L'étrange danse commence. Les mouvements sont lents et souples. Une forte énergie contenue s'exprime. Est-ce une expression corporelle

aussi. Mais je n'ai jamais eu à m'en servir dans des situations violentes. Le pratiquant se met en harmonie avec lui-même et le monde. Est-ce une pratique spirituelle ? Oui, bien sûr. Mais mes condisciples auraient des difficultés à comprendre ce que j'entends par là. La frontière entre corps et esprit n'est pas aussi tran-



chée pour un Oriental. Cela ne veut pas dire que nous ne puissions pratiquer ensemble. Là, les différences s'estompent. Tout le monde progresse. Nous sommes à égalité devant nos difficultés.

Ce sont les discours et les mots qui séparent.

On me demande souvent ce qu'est la religion des Chinois ou bien si le Bouddhisme n'est pas, après tout, qu'une philosophie ?

Ces deux mots n'ont pas le même sens pour les Orientaux. La religion, c'est l'enseignement des anciens. Et si cela « relie » comme le veut une étymologie latine, ce sont les gens entre eux autour d'une culture commune.

Il suffit de visiter les temples et les monastères pour constater que la ferveur des pratiquants n'est pas moindre que celle de nos lieux de pèlerinage.

Souvent, je me promène dans ces monastères, je discute avec les moines et me fait expliquer tel ou tel symbole. Il m'arrive de m'asseoir avec eux lors des prières et des méditations. Le bonheur de vivre est palpable, profond.

Sagesse ? Sens du sacré ?

Les mots sont toujours en deçà de notre vécu.

 **Serge Leclercq,**

Au Yunnan, le 4 novembre 2011



# LE SENS DU MOT «RELIGION» DANS LE VOCABULAIRE DES INSTITUTIONS INDO-EUROPEENNES



**Le Bouddhisme est-il une religion ou une philosophie ? Confrontés à cette question, on peut répondre que tout dépend de ce que l'on entend par religion. On examine ici, en linguiste, l'origine étymologique du concept.**

**N**e concevant pas cette réalité omniprésente qu'est la religion comme une institution séparée, les Indo-Européens n'avaient pas de terme pour la désigner. Dans les langues où une telle désignation apparaît, il est d'un grand intérêt de retracer le processus de sa constitution.

Certains, souhaitant étayer leur conception de la religion, font appel à l'étymologie. « Religion » vient du latin « *religio* », « ce qui relie ». Belle définition qui nous laisse imaginer un lien vertical avec la divinité, tel un fil à plomb, et un lien horizontal avec nos frères en religion, tel un niveau, laissant de côté le sens de « joug ».

Or, le recours à l'étymologie ne peut être, tout au plus, que l'accent mis sur un sens négligé ou oublié d'une notion sans préjudice pour son sens au stade actuel de la langue. Croire à un sens « pur » des mots, comme un retour à l'origine, avant toute corruption est, malheureusement, une illusion.

Si l'étymologie me ramène au latin, c'est qu'il n'existait pas de terme antérieur dans une langue indo-européenne, équivalent de ce que nous entendons comme « religion ».

En grec ancien, on trouve chez Hérodote (V<sup>e</sup> siècle av. J.C), le terme « *thréskéle* » pour désigner le culte ou la piété, plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'un culte étranger : « *Les Egyptiens, voisins de la Lybie, supportaient mal la « thréskeie » (la réglementation) du sacrifice et en particulier l'interdiction de la viande de vache.* » ...et un peu plus loin : Les prêtres égyptiens « *observent mille autres thréskeias* ».

La définition du terme sera « suivre minutieusement des prescriptions religieuses ».

En fait, le mot s'éclipsera et ne sera de retour qu'avec Strabon (I<sup>er</sup> siècle).

C'est le terme le plus commode pour désigner un ensemble de croyances et de pratiques culturelles. Mais signalons qu'il désigne plutôt une « observance » qu'une « croyance ».

Il faut comprendre la démarche du linguiste. Pour comprendre le système d'une langue, il la regarde fonctionner. De là, il peut se constituer une grammaire et un dictionnaire. Si je voulais étudier le français contemporain, j'enregistrerais des Français en train de parler et je cernerais la signification de tel mot d'après les contextes où il apparaît. Cependant, je serai confronté à certains choix. La langue écrite n'obéit pas toujours aux mêmes lois que la langue orale. La langue orale change selon les contextes sociaux. A moins de faire intervenir la notion de norme ou de « bon usage », la palette d'utilisation du vocabulaire semble infinie. Le sens d'un mot défini par le Larousse est-il plus fiable que celui, entendu

sur le vif, utilisé par un collégien dans la rue ou sur un terrain de jeu? Doit-on inclure Montaigne, La Fontaine, Voltaire, Balzac ou Sartre dans notre étude alors que l'écart historique se creuse au fil de l'énumération ?

En Grec ancien, nous n'avons que des textes. Nous cherchons l'occurrence de tel ou tel mot dans l'ensemble du corpus. Parfois, un linguiste de cette époque a bien voulu examiner le sens de tel ou tel terme particulier. Parfois un autre le contredit. Entre Hérodote et Strabon, cinq siècles ont travaillé la langue. Les mots ont une histoire. Sans doute une origine dans une langue mère antérieure. Mais pas en dehors de leur emploi dans un discours réel, matériellement examinable. Pas en dehors d'un parcours historique.

Le latin « *Religio* » est admis par toutes les langues occidentales comme source de « religion ». Les anciens ne sont pas unanimes sur la formation du mot. Cicéron fait dériver « *religio* » de « *legere* » soit « cueillir, rassembler » et Lactance de « *ligare* » soit « lier ».

Pour Cicéron (I<sup>er</sup> siècle av. J.C) : « Ceux qui reprenaient (« *retractarent* » ou reprendre un choix déjà fait) diligemment et en quelque sorte rassemblaient (*relegerent*) toutes les choses qui se rapportent au culte des dieux, ceux-là ont été appelés « *religiosi* » de « *relegere* » (rassembler), comme « *elegantés* » de « *eligere* » et « *diligentes* » de « *diligere* ».

Tous ces mots ont, en effet, le même sens de « *legere* » (rassembler) que « *religiosus* ».

Pour Lactance (vers 315), qui est chrétien, soulignons-le, c'est



le « lien » de piété qui nous « relie » à la divinité.

Un changement historique et culturel a modifié la signification d'une notion et donc du terme qui la désignait.

Voici d'autres occurrences antérieures à Lactance :

« *Mets un terme, Calchas, à tes oracles ( religiones )* » Pièce d'Accius.

« *Il m'invite à dîner, j'ai eu scrupule (religio fuit), j'ai voulu refuser* » Comédie de Plaute.

Chrémis retrouve sa fille disparue mais hésite à la reconnaître : « - *Il me reste un scrupule qui me tourmente ... Tu mériterais toi avec ton scrupule ( religio ) d'être détesté.* »

Pièce de Térence.

Ou, « *Bien que la chose éveille un scrupule dans le cœur des gens.* » (*Rem illam in religionem populo venisse*) (Gracchus).

Ou « *Un fait qui pourrait induire à se faire scrupule de changer la place de certains cultes* » (*Quod demouendis statu suo sacris religionem facere posset*) (Tite-Live)

Le dérivé « *religiosus* » prend le sens de « scrupuleux à l'égard du culte, se faisant un cas de conscience des rites.

Exemples : « *Est religieux (religiosus) ce qui en vertu d'une certaine « sanctitas » se trouve écarté et éloigné de nous* » Aulu-Gelle

« *Est religieux (religiosus) ce qu'il n'est pas permis aux hommes de faire, en sorte que, s'ils le font, ils semblent aller contre la volonté des dieux.* » Festus

Nous retiendrons que « *religio* » est « l'hésitation qui retient » ou

le « scrupule qui empêche » plutôt qu'un sentiment qui dirige vers une action ou qui incite à pratiquer un culte.

Quelques difficultés vont encore nous freiner pour expliquer « *religio* » par « *ligare* » (lier) .

Il n'existe pas d'abstrait « \*Legio » correspondant à « *ligare* », alors qu'il y a « *legio* » pour « *legere* ». L'abstrait de « *religare* » est « *religatio* ». « Il faut être « *religens* », non « *religiosus* (par rapport aux rites) » « *Religentem esse oportet, religiosus nefas* » dit Nigidius Figulus soit : « *il faut être prudent et non peureux* ».

Comment comprendre ce passage au domaine religieux ?

« *religere* » c'est « recollecter, reprendre pour un nouveau choix, revenir sur une démarche antérieure (= scrupule religieux) ».

Cela indique une disposition intérieure, subjective.

D'un autre côté, l'explication de « *religio* » par « *religare* » (relier) apparaît à partir des écrivains chrétiens.

« *Le terme « religio » a été tiré du lien de la piété parce que Dieu se « lie » l'homme et l'attache par la piété.* » Lactance

« lien » est utilisé au sens fort de « joug ».

Le lien de la piété, c'est la dépendance du fidèle vis-à-vis de Dieu, c'est une quasi-obligation qui caractérise la nouvelle foi pour le chrétien, ce qui la différencie des croyances antérieures. Fausse historiquement, l'interprétation par « *religare* » (relier), inventée par les chrétiens, est significative du renouvellement de la notion : la « *religio* » devient « obligation », lien objectif entre le fidèle et son Dieu.

Le terme « superstition » qui est opposé à « religion » a suivi un destin parallèle. La superstition serait la forme exagérée du sentiment religieux par rapport à une forme « normale ».



En grec, l'équivalent de « superstitieux » serait « *deisidaimonia* » soit : « qui craint les « daimones » (les démons ou les dieux ???) ». Ce sentiment pouvant être estimé négatif ou positif selon les situations. La complication des rites et l'influence de la magie sur ceux-ci ont pu conduire à une évolution du sens vers le négatif.

Les écoles philosophiques plus intellectuelles ont pu privilégier pour un retour à l'essence du religieux en réaction contre le formalisme des prêtres.

En latin, on saisit mal comment « super » « *stare* » (sans jeu de mots) qui voudrait dire « être au-dessus », a pu conduire au sens de « superstitieux ».

« *superstes* » signifie « survivant » ou « témoin »

« *superstitiosus* » signifie « devin » et « prophétique »

On peut envisager qu'est « *superstes* » ou « survivant » ce qui survit, reste, d'une vieille croyance, qui, à l'époque envisagée paraît superflue. Ceci correspondrait plus à une attitude du XIX<sup>e</sup> siècle, sociologique et positiviste, qui permet de discerner dans la religion des « survivances » d'une époque plus ancienne et qui ne s'harmonisent

pas avec le reste.

Pour donner une explication plus satisfaisante, nous dirons que « *super stare* » (être au-dessus, être au-delà, se tenir par delà, subsister au-delà) est la qualité d'avoir survécu (survivant) et de pouvoir en témoigner (témoin). C'est une action tournée vers le passé et non vers la prédiction de l'avenir. Le « superstitieux » est « doué de la vertu de *superstitio* ». Il parle d'une chose passée comme s'il y avait vraiment été. Il a

le don de double vue. Il est « voyant ». « Superstitieux » fait partie de la langue des devins. En linguistique, nous savons que c'est dans les langages spécialisés que les mots acquièrent leur signification technique. Un « voyant » est celui qui n'est pas aveugle, mais à la Fête foraine, c'est Madame Irma.

Le christianisme a su donner un sens péjoratif à « superstition » en la définissant comme « croyances religieuses méprisables » et en lui opposant « religion ».

Pour un Romain éclairé, il fallait distinguer la « *religio* », le scrupule religieux, le culte authentique, de la « *superstitio* », forme dégradée, pervertie, de la religion. C'est cette attitude que nous aurons en mémoire lorsque nous penserons à l'étymologie de ces mots dont la signification fait enjeu.

D'une manière générale, nous serons vigilant chaque fois qu'une explication par l'étymologie pure fera l'impasse sur l'histoire de la notion.

## ☀ Sergeï

15 novembre 2002

Pour une argumentation plus serrée, des références plus précises et des exemples dans la langue originale :

Emile Benveniste *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* tome 2 Pouvoir, droit, religion aux éditions de minuit collection « le sens commun ».

Benveniste est l'auteur de référence en linguistique. Il faut recommander ses *Problèmes de Linguistique Générale* chez Gallimard en particulier la partie « L'Homme dans la langue ».



Ce texte a été présenté dans un numéro précédent.  
Il est adopté par toutes les écoles du Mahayana.

# Le classique du cœur de la Prajna Paramita

*Bodhisattva Guanyin suivit l'enseignement profond de la  
Prajna Paramita (la sagesse parfaite).*

*Voyant dans l'illumination que les cinq agrégats qui  
constituent les êtres doués de conscience sont entièrement  
vides, il traversa entièrement l'océan de l'existence entouré  
d'épreuves douloureuses.*

*Ô Shâriputra (She Li Zi ou Renoncer aux profits),  
le monde des apparences, indivisible, est vide.*

*Le vide, indivisible, est apparence. Tout est vacuité.*

*Tout est apparence. Ainsi sont la pensée, la connaissance,  
les formations mentales et l'existence.*

*Ô Shâriputra, le Dharma est sans attributs.*

*Rien ne naît et rien ne disparaît.*

*Ni impureté ni pureté. Ni accroissement ni diminution.*

*C'est pourquoi l'existence se situe au milieu du vide et de l'absence de formes.*

*Ne pas subir les pensées conduit à la connaissance.*

*Pas besoin de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher, de la volonté.*

*Une méthode sans couleur, ni son, ni parfum, ni saveur, ni contact.*

*Pas de limitation à la perception. Pas même de limite à la connaissance.*

*Pas la moindre absence de lumière. Rien qui reste dans l'ombre.*

*Il n'y a plus de vieillesse ni de mort. Vieillesse et mort trouvent leur entier achèvement.*

*C'est la Voie qui mène à la disparition de toutes souffrances.*

*Il n'y a pas plus d'intelligence que d'acquisition.*

*Ainsi, il n'y a plus ni conséquences, ni causes. Bodhisattva.*

*C'est pourquoi il faut s'appuyer sur la Prajna Paramita. Le cœur ne se soucie pas des obstacles.*

*C'est pourquoi il ne faut pas se soucier des obstacles. Il n'y a rien d'effrayant.*

*Se débarrasser des vaines illusions. Atteindre le Nirvana.*

*Les Bouddha des trois mondes prennent appui sur la Prajna Paramita afin d'obtenir d'Amitâbha la  
concentration de l'esprit dans la méditation parfaite ( Samâdhi) et l'illumination ( Bodhi).*

*C'est pourquoi il faut connaître la Prajna Paramita. C'est le mantra d'un esprit vaste.*

*Mantra d'une grande clarté. Mantra indépassé. Mantra sans degré.*

*Il peut supprimer absolument toutes les souffrances. Véritablement ferme et sans lacune.*

*C'est pourquoi le mantra de la Prajna Paramita fut créé. Ainsi, réciter ce mantra:*

**JIE DI JIE DI BO LO JIE DI BO LO SENG JIE DI PU TI SA PO HA**

*(Sanskrit: Gaté, gaté, Pàragaté, Pàrasamgaté. Bodi Swâha. )*

*(Japonais: Gya Tei, Gya tei, Hara gya tei, Hara Sô Gya tei, Bo Ji, So Wa Ka)*

*(Français: Aller, aller, aller au-delà, au-delà du par-delà. Atteindre l'éveil.)*







## LES VERSETS DU DHAMMAPADA

(traduction de Jeanne Schut)

*Le Dhammapada : littéralement « les versets sur le Dhamma (les enseignements du Bouddha) ou loi de l'univers, est l'un des plus anciens recueils des enseignements du Bouddha. C'est certainement le plus connu et le plus aimé, dans toutes les écoles du Bouddhisme, du fait de sa forme simple, légère et poétique.*

### *Versets sur les paires d'opposés*



Celui qui ne s'intéresse  
Qu'à ce qui est beau et agréable  
aux sens,  
Qui ne sait pas se modérer  
en matière de nourriture,  
Qui est amorphe et sans énergie,  
Celui-là sera anéanti par Mara (1)  
Aussi sûrement qu'un arbre chétif  
Est emporté par le vent.

Celui qui est conscient  
que les choses sont périssables,  
Qui est pondéré  
Et sait se maîtriser en matière  
de nourriture,  
Qui est confiant et plein d'énergie :  
Celui-là ne sera pas anéanti par Mara,  
Pas plus qu'une montagne rocheuse  
Ne peut-être emportée par le vent.

**Mara** : personnage qui symbolise la mort et/ou les forces du mal.





# Le coin des livres



## TRADITION TIBETAINE

### ■ L'entraînement de l'esprit, Chogyam Trungpa

On trouvera dans ce livre une méthode d'entraînement de l'esprit s'appuyant à la fois sur la pratique formelle de la méditation et sur la prise en charge des événements de la vie quotidienne

### ■ La marche vers l'éveil, Shantideva

Ce livre est un hymne à l'espoir, à la grandeur de l'homme, à sa mission sur terre. Ecrit au IX<sup>ème</sup> siècle, il nous révèle la nature de Bouddha qui n'est qu'amour et sagesse et nous indique le chemin à suivre : bonté, tolérance, patience et sagesse.



## TRADITION THÉRAVADA - moines de la forêt

### ■ A propos des cinq empêchements, Ajahn Akincano

### ■ Enseignements II, Ajahn Thanissaro

Ces deux livrets sont disponibles gratuitement sur : [www.refugeboudhique.com](http://www.refugeboudhique.com)



## FRANC-MAÇONNERIE ET BOUDDHISME

### ■ La Franc-Maçonnerie comme voie spirituelle – de l'artisan au Grand Architecte, JP Schnetzler

A partir d'exemples de travaux de l'Ordre Initiatique traditionnel où seules sont autorisées les questions d'ordre maçonnique (historiques, touchant le rituel, le symbolique et la vie spirituelle), l'auteur s'appuie sur ses connaissances pratiques des méthodes méditatives du bouddhisme et nous offre ici un ouvrage novateur.



## TRADITION ZEN

### ■ Un zen vagabond, Kodo Sawaki

Kodo Sawaki (1880-1965) a passé sa vie à parcourir le Japon pour enseigner le zen, particulièrement la pratique de l'assise : zazen. Il est le principal artisan du renouveau de la pratique de la méditation au Japon. Il fut le maître de Taisen Deshimaru à qui il demanda de répandre l'enseignement de Bouddha en Occident.

